

# Est-il possible d'adopter une perspective féministe dans notre enseignement de la philosophie?

## Exemplier

### Nancy Bauer

Si la plupart d'entre nous a accepté sur le plan politique l'idée d'une philosophie féministe, il est clair que dans l'ensemble ni les féministes ni les philosophes ne sont disposés à l'approuver pleinement sur le plan intellectuel. Chez les féministes, l'hésitation vient du fait que la philosophie – dans la mesure où elle insiste sur la pensée dépassionnée, la raison, l'objectivité, l'universalité, les essences, etc. - est le paroxysme d'une façon de penser le monde qui est intrinsèquement et désespérément faite pour servir les intérêts des hommes et contrarier ceux des femmes. De l'autre côté, pour les philosophes, leur hésitation tient à ce que la philosophie a pour fondement une méthode, celle de l'interrogation sans préjugés incompatible avec la «théorie» féministe qui, selon eux, est par définition sous-tendue par des partis-pris politiques. De part et d'autre, par conséquent, la «philosophie féministe» apparaît comme une contradiction dans les termes

«La philosophie féministe est-elle un oxymore?», (2001), in Garcia, Manon. *Philosophie féministe: patriarcat, savoirs, justice*. Paris, Vrin, 2021, p. 77-78.

### Tribune «Combien de philosophEs?»

Libération. Consulté le 11 septembre 2023. [https://www.liberation.fr/debats/2018/10/16/combien-de-philosophes\\_1685772/](https://www.liberation.fr/debats/2018/10/16/combien-de-philosophes_1685772/).

La tribune de nos collègues et amies historiennes, publiée dans le Monde le 4 octobre 2018, a su esquisser le tableau d'une situation intolérable, que nous, femmes philosophes, ne connaissons que trop bien. Nos expériences ressemblent largement aux leurs: asymétrie des carrières, plafond de verre, discriminations dans les recrutements - ce qui est commun à toutes les travailleuses -, mais trop souvent encore invisibilité de nos recherches et donc de nos concepts, mépris pour nos contributions à la discipline; voire déni pur et simple de notre statut même de philosophes. [...]

En France, les départements de philosophie sont de petites unités. Il n'empêche, dans cette matière, les Maîtresses de Conférences sont minoritaires en comparaison de leurs homologues masculins (87 sur 240 soit 36%), et pour ce qui est des Professeures (39 sur 169 soit 23%), leur nombre se réduit à peu de chagrin si on regarde les Professeur.e.s en «classe exceptionnelle»: 4 femmes pour 51 hommes. Sur la fin ou en début de carrière, une même problématique: on a ainsi régulièrement assisté, ces dernières années, à des campagnes de recrutement (à l'université ou au CNRS) où seuls des hommes sont finalement classés, en dépit d'un *sex ratio* équilibré des candidat.e.s, à compétences strictement égales. En 2018, la campagne de recrutement de MCF: 12 hommes, 2 femmes.

Quelques jours avant les très masculins Rendez-vous de l'histoire de Blois, évoquées par les historiennes, s'est tenu un rendez-vous incontournable de notre discipline, dans ce qu'elle a de plus académique<sup>o</sup>: les 4, 5 et 6 octobre 2018, les Rencontres philosophiques de Langres étaient consacrées à «l'art<sup>o</sup>». Sur 10 conférences, 8 étaient assurées par des hommes. Un tour d'horizon des auteurs mobilisés lors de ces sessions permet de mesurer une autre dimension du problème<sup>o</sup>: aucune philosophe. Combien d'autrices sont enseignées au programme de philosophie de terminale<sup>o</sup>? Au sein des cursus universitaires<sup>o</sup>? Quasiment aucune. L'«exception<sup>o</sup>» Hannah Arendt ne nous satisfait plus. Des philosophes dans l'histoire, il y en a bien des centaines<sup>o</sup>: elles ne sont pas «mineures<sup>o</sup>» mais minorisées. [...] Les travaux de philosophes sont moins lus, moins cités, moins débattus ou avec moins de probité intellectuelle. Bien plus qu'un préjugé, il y a ici une production d'ignorance arrogante. Ne nous trompons pas de débat<sup>o</sup>: il n'est pas question de féminiser la philosophie mais bien plutôt de la démasculiniser<sup>o</sup>! Puisqu'en l'état, la philosophie pense majoritairement «en tant qu'homme<sup>o</sup>» tout en s'obstinant à prétendre au neutre.

[...]

## Michèle Le Dœuff et la question de la place des femmes en philosophie

### Extrait 1<sup>o</sup>: Manon Garcia en introduction de l'article fondateur de Le Dœuff, «Cheveux longs, idées courtes<sup>o</sup>»

Quelle est la place des femmes en philosophie<sup>o</sup>? Cette question qui pourrait paraître extra-philosophique, est logiquement aussi bien que chronologiquement une des premières de la philosophie féministe. On peut la décliner de plusieurs manières<sup>o</sup>: pourquoi y a-t-il si peu de femmes philosophes dans l'histoire de la philosophie<sup>o</sup>? Cela vient-il d'une impossibilité pour les femmes de philosopher<sup>o</sup>? Pourquoi les philosophes ont dit si peu de choses des femmes et, à quelques exceptions près, ont tenu des propos principalement sexistes<sup>o</sup>? Que faire de la misogynie de grands philosophes comme Rousseau ou Hegel lorsqu'on est une femme qui étudie la philosophie? Le fait que Beauvoir soit une des premières femmes à accéder à l'agrégation de philosophie n'est sans doute pas pour rien dans le fait qu'elle est la première à poser sérieusement la question philosophique par excellence au sujet de la féminité, «qu'est-ce qu'une femme<sup>o</sup>?».

Michèle Le Dœuff, dans ce texte qui est considéré comme un des textes centraux de la philosophie féministe notamment en ce qu'il introduit l'hypothèse du «complexe d'Héloïse<sup>o</sup>», montre que ce qui apparaît comme le problème sociologique de la place des femmes dans la discipline philosophique est en réalité un problème philosophique car il engage la question de la définition de la philosophie par elle-même. Alors que l'on pourrait croire – et qu'il a longtemps été défendu – que la difficulté pour les femmes d'accéder au philosophique disait quelque chose des femmes et de leur supposé incapacité à raisonner, Michèle Le Dœuff montre que cette difficulté dit quelque chose de la philosophie et de la manière dont elle s'est traditionnellement sentie obligée de se définir contre certains principes, dont le principe féminin. Ce ne sont pas les qualités

des femmes qui les empêchent de faire de la philosophie, mais c'est la philosophie qui définit les femmes d'une manière qui leur rend la philosophie inaccessible.

Introduction à «Cheveux longs, idées courtes», *in op. cit.*, p. 31-32

## Extrait 2°: Femme et philosophie, quel est donc le problème°?

Femme se mêlant de philosophie – où est donc le problème°? Un troisième terme manquait alors, qui permet au moins de le poser°: quand on est femme et philosophe, il est utile d'être féministe pour comprendre ce qui vous arrive. Féministe au sens le plus élémentaire du terme°: savoir que quelque chose «°cloche°» encore dans les relations de tous à une femme - «°tous°» renvoyant ici aux hommes, aux autres femmes, aux agents en principe impersonnels des institutions, et à qui l'on voudra. Stricte potentialité, bien sûr, chose simplement susceptible de se manifester, mais qu'il faut apprendre à lire dans les situations et les conversations ordinaires.

Quand on considère la question dans ses grandes lignes il est possible de soutenir que le féminisme est le terme qui permet d'intégrer dialectiquement les deux autres – femme et philosophe – sans les annuler. Il est d'abord un savoir simple°: quand on est femme, ce fait entre toujours en ligne de compte, dans les situations sociales ou relationnelles, y compris dans celles où l'on s'y attendrait le moins. Là où on ne penserait pas qu'il est pertinent. La réalité des rapports sociaux n'est jamais ce que l'on pourrait croire, mais ce que l'on devra encore analyser. On pourrait supposer qu'il y a des zones libres ou neutres, où le fait qu'on soit homme ou femme n'importe pas°; quand par exemple, il s'agit de la transmission d'un savoir réputé abstrait, on pourrait croire que l'état civil ne compte pas. Et d'une certaine manière, il faut toujours supposer cela, en sachant cependant que l'événement s'inscrira en faux contre cette supposition. De ce point de vue, être féministe intègre dialectiquement le fait d'être femme°: il est une façon de savoir que la sexualisation joue°; et de savoir en même temps, mais contradictoirement, qu'elle pourrait ne pas jouer, et qu'assurément son jeu tel qu'il est n'est ni bon ni légitime. [...]

Être féministe est aussi une façon d'intégrer le fait d'être philosophe. Car, depuis deux siècles, une féministe est une femme qui ne laisse à personne le soin de penser à sa place°; de penser, tout court, et plus particulièrement de penser ce qu'est la condition féminine, ou ce qu'elle devrait être. Si l'on rapporte (au moins par hypothèse) le fait de philosopher à une affirmation de soi dans la pensée, un retrait individuel par rapport à ce qui est généralement cru, alors «°philosopher°» et «°être féministe°» apparaissent comme une seule et même attitude, une volonté de juger par soi-même et pour soi-même, laquelle volonté peut se déployer à propos de diverses questions. Si la philosophie consiste à interroger notamment ce qui se passe dans les villes, les maisons et les mœurs des gens [...], alors la question de la vie des femmes est nécessairement inscrite au programme. L'est-elle vraiment, comme question, dans les vingt-cinq siècles de philosophie qui nous sont donnés à observer°? Trop peu ou bien mal, dira la féministe°: il y a donc là une enquête et un processus à pousser plus loin.

Le Dœuff, Michèle. *L'étude et le rouet: des femmes, de la philosophie, etc.* Paris, Éd. du Seuil, 2008 p. 39-40

### Extrait 3°: Masculinisme théorique

On peut, en effet, considérer que toute définition de la philosophie comme suprématie entretient une sorte d'accointance avec une position psychologique, de type masculiniste ou machiste, si l'on accepte de voir le «<sup>o</sup>macho<sup>o</sup>» comme celui qui affirme une supériorité d'homme, à la fois à l'égard des femmes et à l'égard des autres hommes<sup>o</sup>; celui, en somme, qui se veut «<sup>o</sup>plus homme<sup>o</sup>» que tout le monde. Cette affirmation de supériorité, liée à des métaphores viriles, transparait assez constamment dans les œuvres de la tradition philosophique<sup>o</sup>; c'est elle, je crois, qui finit par éloigner les femmes de la tradition en question, si intéressées soient-elles par les méthodes critiques que la philosophie enseigne. [...] Certaines disent qu'elle tient à la nature masculine du projet philosophique. Pour ma part, j'ignore ce que peut bien être – quand on parle de vie intellectuelle – une attitude en soi, et dans l'absolu, masculine ou féminine. [...]

En revanche, si l'on produit le concept de masculinisme théorique en le voyant comme un aspect de la philosophie, et non le tout de ce mode de pensée, on comprend mieux ce qui éloigne les femmes, et les empêche d'affirmer une adhésion pleine et entière au projet philosophique tel qu'il est, et plus encore de vouloir assumer la perpétuation de la création philosophique. J'entends par masculinisme en général l'affirmation d'une domination du masculin sur le féminin, et aussi le fait de prendre cette première «<sup>o</sup>supériorité<sup>o</sup>» comme référence pour affirmer d'autres suprématies, qui apparemment n'ont rien à voir avec la dualité des sexes. L'attitude consiste à déprécier en même temps les femmes en général et d'autres hommes («<sup>o</sup>le vulgaire<sup>o</sup>», «<sup>o</sup>l'homme de la rue<sup>o</sup>», les détenteurs d'autres savoirs) voire d'autres discours. [...] Or, l'apologie (ou la glorification) de la «<sup>o</sup>théorie<sup>o</sup>», ou le postulat d'une prééminence de telle forme de théorisation sur telle autre, produit couramment une position de ce genre, qui est rebutante non seulement pour les femmes mais aussi pour de nombreux «<sup>o</sup>honnêtes hommes<sup>o</sup>». De surcroît, rien ne prouve qu'elle ait jamais été pertinente. J'espère en tout cas montrer peu à peu qu'elle est dépourvue de sens, au moins aujourd'hui.

Michèle Le Dœuff, *L'étude et le rouet*, p. 88-89

### Extrait 4°: Application<sup>o</sup>: le concept sartrien de mauvaise foi

«<sup>o</sup>Que doit être un homme en son être, s'il doit pouvoir être de mauvaise foi<sup>o</sup>? Voici par exemple une femme qui ...<sup>o</sup>»<sup>1</sup> Je n'invente pas<sup>o</sup>: c'est en ces termes qu'est introduite la scène du rendez-vous, où une femme fait semblant de ne pas comprendre ce qu'on lui veut<sup>o</sup>; le récit se termine, sans surprise, par la réflexion suivante<sup>o</sup>: «<sup>o</sup>Nous dirons que cette femme est de mauvaise foi.<sup>o</sup>» Ici, comme dans les autres saynètes, un sentiment de supériorité rôde. Après l'autorité du mari sur sa femme [...]<sup>o</sup>; après l'ascendant du professeur à l'égard de son élève (ascendant d'autant plus marqué que le jeune homme a cherché à discuter de son choix avec Sartre), après la supériorité dont l'esprit libre se crédite par rapport au chrétien<sup>2</sup>, voici l'autoritarisme classique du dragueur vis-à-vis de la femme qu'il cherche à draguer, toujours accusée de savoir très bien ce qu'on lui veut, sans qu'au demeurant on lui ait dit quoique ce soit<sup>o</sup>; c'est la mise en accusation ici qui crée le pouvoir, ou qui renforce l'ascendant existant ordinairement. Mais à tout cela s'ajoute le surplomb qu'un écrivain s'attribue facilement sur les personnages dont il analyse l'attitude en les rendant transparents. Il sait tout ce qui se passe dans la tête de cette femme, mieux qu'elle-même, puisqu'il peut la dépeindre comme sachant, mais se débrouillant pour ne pas savoir, qu'on lui a pris la main. Mais, encore une fois une telle

scène ne serait pas crédible si l'héroïne était remplacée par un personnage de grande autorité sociale, qui, si on lui touchait la main sans son assentiment, propulserait à coup sûr la dite main à travers la figure de l'importun. Il fallait que l'héroïne de cette histoire soit une faible femme, comme on en connaît.<sup>3</sup>

Cette supériorité est nécessaire, car si l'on supprimait le savoir-mieux d'une conscience absolument dans le vrai, la notion même de mauvaise foi disparaîtrait, au profit d'une doctrine relativiste. [...] De la thèse selon laquelle «l'homme déchiffre lui-même les signes comme il lui plaît» au fameux «à chacun sa vérité», il n'y a qu'un écart infime. La doctrine de la «mauvaise foi» réintroduit l'idée qu'il y a aussi une bonne foi – assumer le fait de se savoir libre –, au niveau de laquelle la morale existentialiste invite à se hisser. Le rappel oblique de hiérarchies sociales, montrées comme hiérarchies imaginaires de lucidité éthique quant à une même situation, permet d'éviter le relativisme, en restaurant une idée qui n'a, au demeurant, pas beaucoup d'intérêt: celle selon laquelle quelqu'un a un accès direct et plein à une vérité tellement vraie qu'elle sera dite «objective». La philosophie du déchiffrement «comme il me plaît» suppose le soutien souterrain d'un dogmatisme rudimentaire.

*op. cit.* p. 82-83

### Extrait 5°: Beauvoir et l'existentialisme

Le re-travail, par Simone de Beauvoir de la théorie existentialiste ne se borne cependant pas à une soustraction [de son folklore masculiniste]. Dans *Le Deuxième sexe*, il y a une adjonction de questions et d'attendus qui bouleversent considérablement la problématique: «La femme ne se revendique pas comme sujet parce qu'elle n'en a pas les moyens concrets.»<sup>1</sup>, «les femmes n'ont pas les moyens concrets de se rassembler en une unité qui se poserait en s'opposant.»<sup>2</sup> Dès l'introduction du livre, cette notion de «moyens concrets» est insistante, et elle induit une perspective fort différente de celle de *L'Être et le Néant*. Pour Sartre, il s'agissait de nier fondamentalement que l'extériorité puisse être obstacle, vraie contrainte, adversité réelle, cause aliénante: je suis plus fort que ce qui est, car je suis ontologiquement différent de l'extériorité, et ma vocation est de la transcender. Simone de Beauvoir, elle, pose un problème sensiblement décalé de celui-là: il ne suffit pas de se savoir non déterminé par l'extériorité (de ne pas se croire persécuté par elle). Il faut encore que cette extériorité offre des «moyens concrets» de s'affirmer comme sujet, sujet d'une action, sujet *de* quelque chose. Or, le malheur est que la femme est enfermée dans le vide; son statut social la prive d'un monde et de mains. La privation de moyens concrets, comme obstacle radical à l'affirmation de soi comme sujet, voilà une idée assez étrangère à l'optique de *L'Être et le Néant*. Sans droits, par exemple, comment la femme pourrait-elle se pro-poser une activité quelconque dans le monde social? Même ses vêtements «ont été primitivement destinés à la vouer à l'impotence». Toute action suppose un objet sur lequel agir et un moyen d'action: un sujet privé de cet accès à l'extériorité ne peut être conquérant, comme le veut la problématique sartrienne du Pour-soi.

[...] Sartre ne pose même pas le problème du besoin d'extériorité pour agir, et d'une extériorité qualifiée, particularisée. Non un monde en général, mais ceci pour espérer

1 Le Deuxième Sexe, Gallimard, Tome I, p. 21

2 *Ibid.*, p. 19

accomplir cela. Simone de Beauvoir, elle, ne parle que de cela<sup>3</sup>: soit par exemple «la maternité libre», libre comme l'amour, c'est-à-dire hors de l'institution du mariage<sup>3</sup>. Cette maternité, selon elle, «intéresse beaucoup de femmes», mais se heurte à plusieurs difficultés: «pour l'enfant, une naissance illégitime est une tare», et la maternité libre n'est pas «admise par la société»; «il faut ajouter que faute de crèches, de jardins d'enfants convenablement organisés, il suffit d'un enfant pour paralyser entièrement l'activité d'une femme». Ce paragraphe, dont on regrette qu'il soit si bref, montre comment il manque deux faits sociaux, l'un symbolique, l'autre pratique, pour que des femmes puissent «assumer en toute liberté» une certaine «fonction féminine», et ce possible qu'est la maternité dans la liberté.

*op. cit.* p. 109-110

---

3 *Ibid.*, Tome II, p. 618